

les désarrois du professeur Mittelmann

Éric Bonnargent





les désarrois
du professeur
Mittelmann

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR
>> *Le Roman de Bolaño*, avec Gilles Marchand, 2015

© Les Éditions du Sonneur, 2023
Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain

ISBN : 978-2-37385-285-1
Dépôt légal : août 2023
Conception graphique : Sandrine Duvillier

Illustration de couverture : © Sandrine Duvillier,
d'après une image de J. R. Bale/Alamy
Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

les désarrois du professeur Mittelman

Éric Bonnargent



À Manon.

La vie n'est qu'un désert de jours perdus.

JOSEPH CONRAD, *LA LIGNE D'OMBRE*

Et s'il fit fausse route, c'est parce que pour certains êtres
il n'existe pas de véritable chemin.

THOMAS MANN, *TONIO KRÖGER*

2020

À LA RETRAITE, ACTE 1

5 H 45. *BORDEL*. Trente-trois années durant, deux, trois, quatre fois par semaine, il lui avait fallu se lever à 5 h 45. Trente-trois années durant lesquelles il avait grogné *bordel* en cherchant à éteindre cette satanée sonnerie. Et maintenant qu'il était à la retraite, maintenant qu'il n'avait plus à se lever, maintenant qu'il pouvait à bon droit se reposer, il se réveillait à 5 h 45, frais et dispo. Du moins autant qu'on peut l'être à soixante ans. C'est ça, être vieux : être d'attaque à l'aube, quand il n'y a plus rien à attaquer. Bientôt, il serait un de ces fossiles tirés à quatre épingles qui trottinent dans le matin froid pour faire l'ouverture des petits commerces – alors il s'amuserait du regard des travailleurs se demandant, comme lui-même se l'était demandé jadis à propos des petits vieux de la Côte d'Azur et de Brunoy, pourquoi il ne profitait pas de sa retraite pour enchaîner les grasses matinées. La réponse était évidente, mais on ne pouvait la connaître que lorsqu'on n'avait plus à se poser la question : la vie se foutait de la gueule du monde.

Elle dormait encore sur sa droite, lovée en chien de fusil, tournée vers le mur. Sa chevelure blonde nimbaît son visage à la manière d'une madone raphaélique. Sa beauté était improbable, et elle était si légère dans sa nuisette de coton lapis qu'elle semblait pouvoir reposer sur le matelas sans même y laisser de marque. Peut-être l'avait-il dérangée dans son sommeil, car elle s'était retournée en esquissant un petit air boudeur et, malgré la chaleur de ce début septembre, avait remonté le drap sur ses épaules. *Mon Dieu qu'elle est belle*. Sa présence relevait du miracle. Il avait eu une drôle de vie, surmonté des moments difficiles, mais elle était là, à ses côtés, et elle emparadisait sa vie. C'était tout ce qui comptait.

Il se leva, referma la porte derrière lui, traversa le salon en évitant de faire craquer les lattes du parquet, n'alluma la lumière qu'une fois dans la cuisine. Là, il prépara le café et disposa sur la table du salon, bols, couteaux, petites cuillères, beurre, biscottes et confitures. Tout était prêt ; il se sentait aussi fiérot qu'un gamin venant de concocter le petit-déjeuner pour ses parents.

Le reflet de son corps nu dans la psyché de la salle de bains le ramena à la réalité : un homme de soixante ans, entré de plain-pied dans le purgatoire de la vieillesse. L'inspection du visage s'avéra plutôt rassurante : malgré des

traits devenus incertains, creusés, les dégâts n'étaient pas encore trop humiliants. Sa peau n'était pas craquelée comme l'avait été celle de son grand-père au même âge. Même les ridules étoilées aux coins des yeux et des lèvres restaient discrètes, ne se déformant en ravines que lorsqu'il riait. Sa conversion désabusée à la cigarette électronique, quatre années plus tôt, avait eu l'effet escompté sur son teint, qui avait recouvert un peu de son incarnat originel – il n'aurait pas cette peau grise, épaisse, grenue, caractéristique des vieux fumeurs. Toujours ça de gagné. Mais elle s'était tout de même affaissée, était devenue si molle qu'il pouvait tirer sur ses bajoues comme sur un masque de latex. Les conséquences du vieillissement se remarquaient surtout à la base du cou : les chairs s'y étaient gaufrées, ainsi qu'autour des yeux qui, en se creusant, avaient provoqué l'affaissement des paupières supérieures en lourds doubles-rideaux où, par en dessous, s'étaient formées des poches aussi gondolées que des bouts de carton sous la pluie. Sa chevelure était son lot de consolation : retirée des golfes temporaux, elle était toujours là, écumeuse et ondoyante – ce n'était pas sans un certain charme. Dieu merci, la canitie l'avait emporté sur la calvitie. Définitivement, l'âge allait mieux aux hommes qu'aux femmes.

Mais voilà bien une chose désormais impossible à dire en public, fût-ce sur le ton de la plaisanterie. C'était aussi de cette triste époque qu'il se trouvait enfin retraité: une époque qu'il ne comprenait plus, où la moindre discrimination condamnait à l'anathème, où les identitarismes victimaire s'étaient multipliés (fiertés d'être femme, gay, noir, musulman, français ou quoi que ce soit d'autre, il y en avait pour tous les goûts), où le droit à la différence triomphait du droit commun. Ces dernières années, il avait dû faire face à un nombre croissant de ces revendications, spécialement à propos de religion et de sexualité. Les premières l'avaient convaincu d'étudier le Coran et la civilisation musulmane, afin d'en enseigner les rudiments à des jeunes qui, pour la plupart, invoquaient le texte sacré à tort et à travers et ne savaient rien de la culture dont ils se réclamaient avec orgueil; les secondes l'avaient poussé à convoquer l'histoire de la sexualité pour tenter d'anéantir les clichés homophobes si profondément ancrés dans les banlieues.

L'année passée, il avait été confronté à une revendication qu'il n'avait pas imaginée, au point de le laisser totalement démuné: deux de ses élèves s'étaient réclamés de genre masculin malgré leur sexe féminin, et un autre avait affirmé être une fille bien que la génétique l'eût doté d'un

pénis. Même si cette distinction entre le genre et le sexe lui avait semblé saugrenue, la souffrance de ses élèves, elle, n'était pas contestable, aussi avait-il pris soin – et prudence – de les soutenir et de les prénommer comme ils le désiraient, s'étonnant finalement davantage du choix de Théo de se faire appeler Roselyne que de son étrangeté identitaire. Non, décidément, il ne comprenait plus grand-chose à cette époque où l'effondrement des valeurs s'appesantissait d'un puritanisme qui avait fini par lisser toutes les aspérités de l'humour et de la pensée. Lorsqu'il s'en désolait, elle le taquinait en l'appelant *mon vieux réac*. Non sans raison d'ailleurs, l'époque n'étant peut-être pas pire que la précédente. Après tout, maugréer après la modernité avait toujours été le propre de la vieillesse. C'était cela aussi, vieillir : devenir peu à peu étranger au monde. Peut-être finirait-il par voter à droite.

Si la gueule tenait encore le coup, côté corps, le bilan était nettement moins reluisant. Il avait commencé à grossir une fois la quarantaine bien entamée et, malgré quelques régimes sporadiques, le processus avait perduré. Si bien qu'il pesait aujourd'hui près de trente kilos de plus qu'au jour de son entrée dans l'Éducation nationale, à l'âge où l'on devinait encore ses côtes sourdre sous sa peau. Moins gros que gras, son corps s'était féminisé de manière ridi-

cule : ses pectoraux s'étaient délités en une poitrine d'adolescente tout juste pubère (à tel point, se désolait-il, qu'il aurait bientôt besoin d'une brassière), et son ventre arrondi n'était plus loin d'évoquer celui d'une femme enceinte. Il était si bombé qu'il lui dissimulait jusqu'à son sexe. Le miroir le rassura quant au reste de sa virilité : il pendouillait toujours entre ses jambes grêles, penaud et fripé ; avec son prépuce en accordéon, il lui faisait penser à un tapir. Les mains soupesant son ventre, il peinait à croire qu'il n'y avait là-dedans, dans cette bedaine, que du gras – il y voyait surtout un excès de viscères spongieux, turgides et gluants, comme si ses boyaux avaient continué à pousser au fil des ans, s'entortillant sur eux-mêmes en une masse toujours plus obscure et pesante. Toutefois, ce qui le chiffonnait le plus n'était pas son poids mais – et cette fois, ce n'était guère féminin – sa pilosité : dans ses sourcils désormais broussailleux, dans ses oreilles et son nez poussait à une vitesse folle tout un buisson de poils raides, noirs et drus qu'il combattait à la pince à épiler, tandis que sur son thorax et son abdomen autrefois glabres avaient éclos, çà et là, en touffes éparses bigarrées de noir et de blanc, de longs poils filamenteux qui donnaient à son buste un aspect moins viril que grotesque. Enfin, disséminées sur les mains, le haut du torse et les épaules, s'étoilaient de plus en plus

de tâches ocre. Sa dermatologue lui avait ri au nez en lui déclarant qu'elle ne disposait d'aucun remède ni d'aucune potion contre la sénescence – ce fut la première fois qu'il s'entendit dire qu'il était définitivement, indéniablement, irrémédiablement vieux. Avec ces distensions de la peau, cette dilatation des chairs et ces tavelures, c'était comme si le processus de putréfaction avait déjà commencé.

Combien de temps encore pourrait-elle le désirer ?

L'eau glacée ruisselait sur lui, traquant les impuretés de son corps et chassant les doutes de son esprit. Aujourd'hui, songeait-il en se savonnant, la rentrée des classes se ferait sans lui : c'en était fini du professeur Mittelmann. L'épidémie de coronavirus avait rendu sa fin de carrière aussi étonnamment étrange qu'agréable. Grâce aux mesures de confinement, il n'avait plus eu à courir après le RER, ni à corriger de copies : il s'était contenté de faire cours à distance sans avoir à se soucier de capter l'attention. Cerise sur le gâteau, ladite épidémie lui avait permis d'échapper aux imbéciles cérémonies d'adieux : il n'avait donc pas eu à subir les manifestations de sympathie de collègues dont il ignorait parfois jusqu'au nom, et pire encore à accepter leurs minables cadeaux. Il n'avait pas eu non plus à endurer de sa direction, encore vexée qu'il ait refusé les palmes

académiques, le discours vertigineusement vide qui, à quelques variantes près, était resservi à chaque départ à la retraite.

Vêtu de son peignoir, il calcula qu'il s'était confronté pendant trente-trois ans à plus de six mille élèves. Qu'il avait appréciés, pour la plupart, et menés au baccalauréat dans une savante combinaison d'implacable exigence et de bonne humeur dont ils lui avaient su gré. Si eux se souvenaient à coup sûr de lui, lui les avait presque tous oubliés. Les dernières années, il n'avait même plus cherché à mémoriser leurs noms, se contentant de les appeler *mon grand* ou *ma grande*. De ces milliers d'adolescents, ne lui restait qu'une poignée de visages.

C'est d'ailleurs parce qu'il n'avait jamais voulu encombrer sa mémoire d'informations sans intérêt qu'il ne se rappelait à peu près rien de son enfance à Commercy, sinon ce que ses parents, sa mère surtout, lui en avaient autrefois raconté en feuilletant de vieux albums photos – mais il s'agissait de leurs souvenirs, pas des siens. S'il savait qu'il avait fait ceci ou cela, qu'il était allé ici et là, c'était seulement parce que des photos en témoignaient. Mais ce vécu informe s'était nécrosé dans sa mémoire. Il se rappelait seulement avoir été un gamin mal accordé

au monde et mal à l'aise avec les autres. De son adolescence, ne lui restait guère plus que quelques noms de camarades et de professeurs, le souvenir de ses premières amours, de son premier joint, de sa première cuite, de sa découverte de la littérature, enfin de la philosophie. Il avait traversé sa scolarité sans y prêter vraiment attention, aussi se souvenait-il surtout de ses petits boulots d'été à la mairie de Nancy où, grâce aux relations de son père, il avait bossé dès l'âge de seize ans, et de son job de livreur de pizzas, l'année de sa terminale. S'il avait tant travaillé, cela n'avait pas été pour soutenir ses parents, modestes sans être pauvres, mais pour se constituer un pécule afin de quitter la Lorraine sitôt le baccalauréat en poche. Même si ses parents s'étaient montrés déçus qu'il n'intégrât pas la khâgne du lycée Poincaré, ce à quoi aucun Mittelmann n'avait jamais pu prétendre, ils avaient tout de même éprouvé un peu de fierté à le voir s'en aller étudier la philosophie à la Sorbonne – cela aussi était resté inaccessible aux Mittelmann. Le cœur léger et le bagage mince, il était parti à l'été 1978, s'était déniché une chambre de bonne place Paul-Painlevé (dans le square en bas de l'immeuble, trônait une statue en marbre de Montaigne, sur le socle de laquelle était inscrit « Paris a mon cœur dès mon enfance »), au centre de ce légendaire Quartier latin dont

il avait tant rêvé, puis un poste de réceptionniste de nuit dans un hôtel voisin. De ses années à l'université, il n'avait pas non plus conservé beaucoup de souvenirs. L'enchaînement des nuits de travail (même s'il s'assoupissait parfois quelques heures dans un fauteuil) et des journées de cours l'avait privé de l'insouciance de la vie estudiantine, mais c'était aussi grâce à cela, songeait-il en étalant la mousse à raser sur ses poils chenus, qu'il avait pu prendre sa retraite si tôt. En quelque sorte, c'était un juste retour sur investissement.

Le seul événement marquant de cette période fut la mort de Jean-Paul Sartre, au printemps 1980. L'annonce de sa disparition l'avait bouleversé. S'il avait voulu habiter le Quartier latin, cela avait certes été pour marcher sur les pas d'Abélard et de Joyce, de Rimbaud et d'Hemingway, mais aussi dans l'espoir de croiser le philosophe et de lui témoigner son admiration. Il partageait évidemment ses engagements politiques, en bon fils de militants communistes, mais admirait surtout chez lui la synthèse qu'il avait opérée entre la philosophie et la littérature, au point de s'approprier l'idée que, à défaut de s'incarner, une philosophie n'était jamais qu'une construction intellectuelle stérile. Le jour des funérailles, il s'était mêlé à la foule, mais les bousculades à l'entrée du cimetière du Montparnasse

l'avaient empêché d'approcher du fourgon funéraire. C'est chez un camarade qui l'avait invité à regarder le journal télévisé de Léon Zitrone, sur Antenne 2, qu'il prit conscience de l'ampleur de l'événement. Ces obsèques avaient aussi été celles d'une époque : dorénavant, les intellectuels mourraient dans l'indifférence.

Plus motivé que ses coreligionnaires d'en finir avec ses études, il avait obtenu son DEUG, puis sa licence avec une certaine facilité. Service national oblige, il avait ensuite paressé toute une année dans les bureaux du Quartier général de l'Armée de l'Air, à Paris, où il avait eu la chance d'être affecté, quand d'autres s'en allaient jouer les petits soldats en République fédérale d'Allemagne. Après cette parenthèse civique, il avait obtenu sa maîtrise (*Apologie d'Hippias*), son DEA (*La Philosophie tragique de l'Ecclésiaste*) et, malgré lui, mais sur le conseil de ses professeurs, avait préparé – et réussi – l'agrégation. Aussi peu désireux d'enseigner que de s'immerger dans la vie que l'on dit « active », il avait sollicité une disponibilité pour préparer un doctorat (*La Dislocation du sujet dans l'œuvre d'Herman Melville*).

Mais à vingt-cinq ans, il avait abdiqué toute motivation nécessaire à la conduite d'une thèse : son unique ambition était de « devenir écrivain ». Il passait ses journées au café

ou au jardin du Luxembourg pour y lire des romans et y écrire des nouvelles – principalement pour apprendre à dompter ces bestioles noires et indociles qu'étaient les mots. Avec son premier roman, il raflerait à coup sûr le prix Goncourt et deviendrait par la suite l'un des plus grands écrivains de son temps : on le verrait à *Apostrophes*, au *Grand Échiquier* ou à *Droit de réponse*, où il serait invité à se prononcer sur les affres de la politique et l'avenir (toujours) incertain de la littérature. Les nuits où il ne travaillait pas, il écumait les pubs de la montagne Sainte-Genève avec une poignée d'amis qui n'en étaient pas tout à fait.

C'est au début de sa deuxième année de doctorat, se souvenait-il en se coupant au menton avec son rasoir, le 14 septembre 1986, en pleine vague d'attentats terroristes, qu'il avait rencontré Perrine dans un pub de la rue Descartes. Sa petite bande était à peine arrivée que déjà il avait repéré cette grande fille brune qui n'était pas la plus jolie de son groupe, sans doute, mais dont l'attitude générale et le rire dégageaient une telle assurance qu'il en tomba sitôt amoureux. L'alcool aidant, tables et chaises n'avaient pas tardé à être poussées contre les murs, et chacun put bientôt se trémousser sur les rythmes rudimentaires mais psychotoniques de *Take on Me*, *Shake the Disease*, *Life is Life* et autres succès plus ou moins mérités du temps.

Ils avaient engagé la conversation, beaucoup ri, s'étaient ingénument informés l'un de l'autre (Perrine avait trois ans de moins que lui et débutait la première de ses trois années de stage nécessaires à la validation de son diplôme d'expert-comptable), puis, en ces temps bénis des slows, s'étaient longuement embrassés sur *Still Loving You* avant de terminer la nuit dans sa mansarde, sans se soucier du sida, encore considéré comme la maladie des camés, des homos et des putes. Rapidement, ils s'étaient installés ensemble. Et plutôt que de se réinscrire en thèse, il avait demandé son intégration dans l'Éducation nationale.

Le long travail de gestation de sa personnalité arrivait à son terme.

C'est à la rentrée suivante, en devenant professeur, que sa vie avait réellement commencé, organisée autour d'événements dont il pouvait retracer la chronologie avec plus ou moins de précision.

Le professorat, donc, n'avait jamais été une vocation. Les raisons qui l'avaient convaincu d'intégrer la grande famille de l'Éducation nationale (prestige du métier, salaire confortable, temps libre) s'étaient au gré des années avérées décevantes. L'image sociale de la profession s'était tellement détériorée au fil de sa carrière qu'il avait souvent, en

public, éprouvé une certaine gêne à s'avouer professeur. Dans une société en crise, les fonctionnaires passaient pour des privilégiés, ce qui avait permis à l'État de geler leurs salaires sans que cela n'émût personne, bien au contraire. Ironie de l'histoire : l'opinion publique, dûment sondée, s'indignait du faible nombre d'heures de cours effectuées, en plus de la surabondance des périodes de vacances, alors que la surcharge de travail l'avait souvent fait songer à démissionner. Personne ne se rendait compte à quel point ce métier déjà épuisant l'était devenu plus encore avec la massification des effectifs et son quota grossissant d'élèves illettrés et indifférents. Pour se consacrer à l'écriture, avait-il souvent pensé, il aurait mieux fait, comme Kafka, de se contenter d'un petit boulot pépère, dont on rentre exempt de toute névrose et d'énormes tas de copies indigentes à corriger tout au long des week-ends et des vacances. Et puis il y avait eu le jeu des mutations qui l'avait année après année contraint à travailler à une trentaine de kilomètres de chez lui, si bien qu'à raison de soixante kilomètres par jour, quatre jours par semaine et trente-deux semaines par an pendant trente-trois ans, il avait parcouru un total de plus de deux cent cinquante mille kilomètres, soit plus de six fois le tour de la Terre. S'il était malgré tout resté dans l'Éducation nationale, c'était

uniquement en raison de son besoin d'indépendance : en classe, il était seul maître à bord. Ni collègues, ni hiérarchie.

Allongé sur le canapé, il se demandait quel bilan tirer de tous ces souvenirs inscrits en pointillé dans sa mémoire. La mémoire, prétendait-on, était défaillante, trompeuse et sélective. Mauvais procès : sans ce tri, nous nous égarerions en nous-mêmes. Aux oubliettes, ces années perdues dont il ne nous reste au mieux que quelques bribes impossibles à dater. Égarées aussi, ces heures qui, sur le moment, laissaient espérer qu'elles fussent inoubliables. La mémoire n'est pas une boîte noire qu'il suffirait d'ouvrir pour dérouler le film de sa vie : les souvenirs ne sont que des instantanés statiques, fragmentaires et disparates, des sensations anémiées, confuses, sibyllines que l'esprit restaure et remanie sans cesse. Le passé ? Un patchwork d'images mnémotechniques et d'impressions embrouillées, nécrosées, que la conscience, telle Pénélope, tisse, détisse et retisse à l'aide de fils de mots pour y créer des motifs toujours renouvelés. La mémoire pense. Il n'y a pas de temps retrouvé, seulement du temps reconstitué. Non, décidément, songeait-il en s'assoupissant : nulle défaillance, nulle trahison.